De l'Hydaspe à Raphia : rois, éléphants et propagande d'Alexandre le Grand à Ptolémée IV

Pierre Schneider

► To cite this version:

Pierre Schneider. De l'Hydaspe à Raphia : rois, éléphants et propagande d'Alexandre le Grand à Ptolémée IV. *Chronique d'Egypte; bulletin periodique de la Fondation egyptologique reine Elisabeth*, 2009, 83, pp.310-334. hal-03577367

HAL Id: hal-03577367

<https://hal.science/hal-03577367>

Submitted on 16 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'Hydaspe à Raphia : rois, éléphants et propagande d'Alexandre le Grand à Ptolémée IV

Pierre Schneider

Université d'Artois

Univ. Artois, UR 4027, Centre de Recherche et d'Etudes Histoire et Sociétés (CREHS),

F-62000 Arras, France

Dans l'Antiquité, les phénomènes d'acculturation impliquent peu les animaux. Les éléphants de guerre des Indiens sont un exemple remarquable : une fois admis dans l'armée d'Alexandre, ils commencèrent à évoluer en « objet culturel » hellène. Un aspect majeur de cette « hellénisation » en fut l'utilisation symbolique et politique : Alexandre, puis certains de ses successeurs, associèrent l'animal à la construction de l'image royale. L'histoire de cette manipulation est l'objet de cette étude.

1. Avant l'expédition d'Alexandre le Grand : naissance du mythe de l'éléphant indien

Les Grecs de l'époque pré-hellénistique savaient bien que les éléphants occupaient l'Afrique et l'Inde mais ne faisaient aucune différenciation du point de vue anatomique. Aristote, le meilleur informateur, décrit les éléphants sans distinction d'origine. On en déduit avec raison qu'il assimilait les espèces africaine et asiatique, que l'on sépare aujourd'hui¹. Néanmoins, la documentation tend à montrer que, dans l'esprit des Grecs, l'éléphant indien s'est progressivement démarqué, à un niveau que l'on appellera symbolique. Cette inflexion a dû se produire au début du IV^e s. av. J.-C., car Ctésias de Cnide en est certainement l'initiateur.

Ayant séjourné à la cour achéménide de 405 à 387 a.C., il avait recueilli d'excellentes informations au sujet de l'éléphant indien domestiqué. Il rapporta ce qu'il avait appris dans les *Persika* et les *Indika*, dont il reste quelques fragments. Outre quelques particularités anatomiques, Ctésias révélait aux Grecs que les Indiens utilisaient l'éléphant domestiqué à la chasse et surtout à la guerre. Ces animaux accompagnaient l'armée royale, attaquaient l'ennemi et renversaient les murailles². Ctésias avait aussi rapporté deux récits dans lesquels on voyait des éléphants indiens en opération. D'après l'un, un certain Amoraïos, roi des *Derbikes* (un peuple scythe), avait repoussé Cyrus grâce à des éléphants fournis par les Indiens ; dans l'autre, il racontait comment Sémiramis avait été vaincue par le roi indien Strabrobatès et son bataillon d'éléphants³. Or il paraît probable que l'histoire de Sémiramis, qui fut certainement bien connue du public en raison de la notoriété de Ctésias, donna un statut particulier à l'éléphant des Indiens.

¹ H.H. SCULLARD, *The Elephants in the Greek and Roman World* (Londres, 1974), pp. 32-52 (renvoie à ARISTOTE, *Cael.* XI 14, 298a).

² H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 33-36 ; M. WELLMANN, s.v. *Elefant*, *RE* 5.1(1905), c. 2249 ; P. GOUKOWSKY, «Le roi Pôros, son éléphant et quelques autres (en marge de Diodore XVII 88, 6)», *BCH* 96 (1972), pp. 474-475.

³ CTESIAS, *FGrH* 688 F9 (= PHOTIUS LXXII 36b) ; *FGrH* 688 F1b (= DIODORE II 16-19).

Dégageons de ce récit, qui a survécu grâce à Diodore, ce qui se rapporte aux éléphants. Sémiramis, reine d'Assyrie, qui dominait la majeure partie de l'Asie ainsi que l'Éthiopie, désirait accomplir un haut fait. Elle décida d'attaquer les Indiens, au territoire immense. Malheureusement leur roi, Stabrobatès, possédait de terrifiants éléphants de guerre. Sémiramis, qui n'en disposait pas, décida de faire fabriquer secrètement de faux éléphants, mus par un chameau et montés par un homme. Elle tentait seulement de surprendre les Indiens qui n'imaginaient pas que les éléphants pussent vivre dans un autre pays que le leur. Stabrobatès de son côté mena une chasse pour accroître ses effectifs. Après trois ans de préparatifs, Sémiramis franchit l'Indus. Elle fit passer ses faux éléphants qui intriguèrent les Indiens, jusqu'au moment où la supercherie fut éventée. Alors, bien que les chevaux des Indiens fussent effrayés par l'odeur de chameau des simulacres, Stabrobatès, monté sur le plus fort des éléphants, partit au combat. Naturellement ni les pseudo-éléphants ni l'armée de Sémiramis ne résistèrent à l'assaut des véritables.

On sait depuis longtemps que le texte de Diodore n'est pas le reflet intégral des *Persika*. Si l'essentiel provient de Ctésias, il n'en reste pas moins des détails anachroniques : la mention de la fertilité de l'Inde, du bonheur de ses habitants, de la supériorité des éléphants indiens sur leurs congénères libyens⁴ etc. est trop proche du savoir de l'époque hellénistique pour être l'œuvre de Ctésias. L'origine de ces interpolations est incertaine : Diodore a-t-il utilisé une version remaniée de Ctésias ? a-t-il inséré, à titre personnel, dans sa paraphrase de Ctésias, des ajouts tirés de ses lectures ? A vrai dire, ce qui importe n'est pas de régler ce problème de *Quellenforschung* mais d'épurer le texte de Diodore pour approcher au plus près de la version de Ctésias.

Or il ne faut probablement retirer que peu de choses au texte transmis⁵. Autant dire que Ctésias a donné aux éléphants indiens un rôle de premier ordre : présents dès l'origine du conflit, ils infligent à la reine une humiliante défaite. Quant aux inefficaces faux éléphants, ils servent de faire-valoir aux véritables, qui apparaissent comme le privilège exclusif des Indiens. Les *Persika* révélèrent ainsi aux Grecs l'éléphant de l'Inde, contrée aussi extraordinaire que puissante, celui que seuls les Indiens savaient capturer et dresser pour en faire un instrument de guerre invincible. Il est donc probable qu'à partir des *Persika*, dans la perception grecque, l'éléphant indien occupa une place à part⁶. Il se distinguait de l'éléphant africain non pas du point de vue anatomique, mais du point de vue social et culturel (capturé et domestiqué par l'homme) et symbolique (en tant qu'animal royal, guerrier, noble et « intelligent » du fait de sa connivence avec l'homme). Que Sémiramis, qui dominait pourtant l'Éthiopie, au lieu de chercher à capturer les éléphants de cette contrée, eût préféré en fabriquer de faux, devait conforter les Grecs dans ce jugement.

On pourrait objecter que la réputation d'affabulateur dont hérita Ctésias dut dévaluer son récit. Nous écartons cette critique pour deux raisons. Tout d'abord, le reproche d'affabulation concerne des données franchement paradoxales (peuples, animaux, phénomènes étranges) et frappe plutôt les *Indika* que les *Persika*, « récit de teneur plus vraisemblable »⁷. De fait, les éléphants indiens de Stabrobatès n'ont rien de paradoxal et les pseudo-éléphants reçoivent

⁴ CTESIAS, *FGrH* 688 F1b (= DIODORE II 16, 3-4).

⁵ Cf. D. LENFANT, *Ctésias de Cnide. La Perse, l'Inde, autres fragments*, texte édité, traduit et commenté par D. Lenfant (Paris, 2004), p. 43 : l'éditeur n'a supprimé que le passage mentionné *supra*, n. 4.

⁶ Aristote, qui a lu Ctésias, lorsqu'il évoque l'éléphant domestiqué, ne connaît que l'animal indien (ARISTOTE, *H.A.* IX 1, 610a15 ; IX 46, 630b17).

⁷ D. LENFANT, *op. cit.* (n. 5), p. CLXIV.

même une caution de vraisemblance. En effet, Diodore écrit que Persée fit lui aussi usage de simulacres pendant la 3^e guerre de Macédoine⁸. Cette caution, quoique chronologiquement postérieure, rend rétrospectivement concevable que les contemporains de Ctésias aient considéré l'invention de Sémiramis comme une vraie ruse de guerre. En second lieu, l'histoire de Sémiramis a été compilée par d'autres auteurs d'histoire universelle (Trogue-Pompée, Nicolas de Damas⁹), ce qui laisse penser qu'elle n'avait pas été complètement rejetée.

Ainsi, au IV^e s., l'éléphant indien avait probablement acquis dans le monde grec une valeur symbolique particulière : ayant contribué à la déroute de Sémiramis, il était comme l'emblème de l'invincibilité de l'Inde. Il possédait donc à l'état latent une signification mythico-politique. En effet, celui qui à son tour franchirait l'Indus pour affronter les Indiens deviendrait, consciemment ou non¹⁰, *challenger* de Sémiramis et, pour l'emporter, devrait battre leurs éléphants. S'il y parvenait, un prestige de héros pouvait lui être assuré. Ce succès revint à Alexandre le Grand, qui sut parfaitement l'exploiter.

2. *Alexandre en Inde et la valorisation du symbole de l'éléphant indien*

Alexandre et les Gréco-Macédoniens durent apercevoir pour la première fois des éléphants indiens à la bataille d'Arbèles, en 331 av. J.-C. Darius en possédait quinze, qui ne furent, semble-t-il, pas utilisés¹¹. Ensuite, après avoir franchi l'Indus (327), il reçut de la part de certains souverains, comme présent ou comme marque de sujétion, des éléphants. Son armée comptait peut-être alors 126 bêtes. Mais recevoir des éléphants sans combat et vaincre ces mêmes animaux n'étaient pas des actes de même nature : seul l'affrontement victorieux pouvait offrir la gloire. Cette occasion se présenta en juillet 326, lors de la bataille de l'Hydaspe. Alexandre affronta le roi indien Poros et ses éléphants.

Les sources antiques leur accordent unanimement une grande place, la prouesse d'Alexandre étant proportionnelle à leur puissance. Quinte-Curce les décrit, rangés en une effroyable ligne sur la rive gauche de l'Hydaspe¹². Diodore raconte le massacre des soldats, l'assaut de Poros, juché sur le plus grand animal, et la défaite de celui-ci¹³. Arrien dépeint Alexandre affrontant les d'éléphants et les faisant «reculer pas à pas comme des navires qu'on ramène en arrière¹⁴». Le roi et ses soldats avaient donc accompli l'inouï, au grand dam de certains, tel Aboulitès, satrape de Susiane, qui avait cru un peu vite qu'il n'y survivrait pas : «Il apparaissait peu vraisemblable qu'il pût revenir sain et sauf après des combats livrés à tant de peuples et tant d'éléphants ; il était normal pour lui de trouver la mort au-delà de l'Indus, de l'Hydaspe, de l'Acésinès et de l'Hyphase¹⁵».

Avec cette bataille commence la manipulation idéologique de l'éléphant indien. En effet, d'après quatre ensembles documentaires, Alexandre vainqueur semble avoir compris l'intérêt de l'associer à son image personnelle. Au-delà de l'exploit militaire, il y avait un profit poli-

⁸ DIODORE II 17, 3.

⁹ Cf. P. SCHNEIDER, *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique* (Rome, 2004), pp. 125-127.

¹⁰ Alexandre et ses compagnons connaissaient sans doute Ctésias et donc l'histoire de Sémiramis (cf. K. KARTTUNEN, *India in Early Greek Literature* (Helsinki, 1989), pp. 59-60 et *infra*, n. 18).

¹¹ P. GOUKOWSKI, *op. cit.* (n. 5), p. 475 ; H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 64-66.

¹² QUINTE-CURCE VIII 13, 10. Sur cette bataille cf. H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 68-71.

¹³ DIODORE XVII 88, 1-4.

¹⁴ ARRIEN, *Anab.* V 17, 7 (trad. P. Savinel).

¹⁵ ARRIEN, *Anab.* VII 4, 2-3 (trad. P. Savinel). Cf. aussi QUINTE-CURCE IX 2, 15.

tique à tirer de leur valeur symbolique. Apparié à Alexandre, cet animal pouvait consolider chez les Gréco-Macédoniens l'image d'un roi invincible, maître des confins orientaux du monde. Rapprochait-il le roi de l'héroïsation mythique ? On peut y songer : les Grecs lecteurs de Ctésias ne pouvaient manquer de faire le lien avec Sémiramis et il n'est pas invraisemblable qu'Alexandre lui-même ait cherché à surpasser cette reine mythique¹⁶.

a) Les harangues d'Alexandre en Inde (Quinte-Curce)

À dire vrai, ces discours sont suspects : non seulement ils ont été ré-élaborés par Quinte-Curce, mais de plus ils ne figurent ni chez Diodore ni chez Arrien. Une construction littéraire *a posteriori* sur les fondements du mythe d'Alexandre tout comme une « romanisation » du discours sont donc possibles. Pourtant on ne peut les ignorer.

D'après Quinte-Curce, Alexandre évoqua deux fois l'éléphant indien dans ses harangues. À la bataille de l'Hydaspe, alors que les Gréco-Macédoniens étaient saisis d'effroi à la vue de ces monstres, Alexandre se serait réjoui d'affronter enfin des hommes et des animaux dignes de sa valeur¹⁷. Plus tard, au bord de l'Hyphase, les soldats terrorisés apprenaient que pour parvenir à l'extrémité orientale du monde, il faudrait affronter les Indiens Gandarides et leurs 3000 éléphants. Mais Alexandre, que ces animaux n'inquiétaient guère¹⁸, rassura ses soldats : il était impossible qu'il fussent si nombreux – cet animal n'étant pas facile à capturer et à dresser – et, même s'ils l'étaient, il était facile de les neutraliser¹⁹.

Le vernis rhétorique une fois décapé, supposons que la substance des propos soit authentique. Une idée domine : un lien exclusif réunit les éléphants indiens et Alexandre. Avant la bataille de l'Hydaspe, ces adversaires puissants étaient dignes de lui seul. Face aux Gandarides et à leurs éléphants, seul entre tous, il les méprise ; et si ses soldats l'abandonnent, il ira recruter des Barbares pour les affronter. Alors que les Gréco-Macédoniens payèrent le prix du sang, l'éléphant indien devint l'adversaire du seul roi. Une telle personnalisation, probablement authentique, se comprendrait mal si elle était sans portée idéologique.

b) Le décorum royal

D'après Phylarque, qui ne donne guère de précisions, la tente qui abritait le trône d'Alexandre était entourée et gardée par mille Macédoniens, dix mille Perses en costume national ainsi qu'un *agema* d'éléphants²⁰. Polyen donne un texte comparable mais fournit un repère spatial et chronologique : Alexandre donnait audience avec ce dispositif en Bactriane, en Hyrcanie et en Inde²¹. Si l'on considère qu'Alexandre pénétra en Bactriane en 329 a.C., qu'il opéra en Hyrcanie jusqu'en 327 et quitta l'Inde en 325, il semble avoir intégré les éléphants à l'escorte royale avant même la bataille de l'Hydaspe (étaient-ce les éléphants pris à Darius?). En toute logique, il dut continuer à agir ainsi une fois revenu en Babylonie. Même si l'intention d'Alexandre nous échappe, il est hors de doute que les éléphants ne servent pas seulement de protection. Vraisemblablement – surtout après la défaite de Poros – l'*agema* symbolisait, à côté des Macédoniens et des Perses, l'espace qu'avait parcouru Alexandre. Il répétait d'une autre manière le même message à portée politique : invincibilité ; domination

¹⁶ ARRIEN, *Anab.* VI 24, 1-3 ; STRABON XV 1, 5 [Néarque]. Cf. K. KARTTUNEN, *India and the Hellenistic World* (Helsinki, 1997), pp. 26-30.

¹⁷ QUINTE-CURCE VIII 14, 12-14 (cf. aussi DIODORE XVII 87 ; POLYEN IV 3, 22).

¹⁸ QUINTE-CURCE IX 2, 4 ; IX 2, 28. Cf. aussi ARRIEN, *Anab.* V 25, 2.

¹⁹ QUINTE-CURCE IX 2, 16 ; 19 ; 33.

²⁰ PHYLARQUE, *FGrH.* 81 F41 (= ATHÉNÉE, *Deipn.* XII 55). Cf. H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 75 ; P. GOUKOWSKY, *op. cit.* (n. 5), p. 480

²¹ POLYEN IV 3, 24.

des confins du monde. Par ailleurs, en s'appropriant un privilège royal indien²², Alexandre proclamait la nature royale de cet animal, comme, au fond, il le faisait dans ses harangues.

c) *Les séries monétaires à types indiens*

Trois séries monétaires en relation avec l'expédition en Inde d'Alexandre sont connues :

- décadrachme : un cavalier (Alexandre) poursuit un éléphant indien que montent deux Indiens, dont l'un est Poros (dr.) ; un guerrier armé (Alexandre) tenant un foudre est couronné par une *Nikè* ailée (r.).
- tétradrachme : un éléphant marchant vers la droite (r.) ; un Indien bandant un arc (dr.).
- tétradrachme : un éléphant monté par un cornac (dr.) ; un char de combat (r.)²³.

Récemment est apparu un exemplaire d'un nouveau type : un double darique d'or représentant au droit Alexandre coiffé d'une dépouille d'éléphant et au revers un éléphant marchant vers la droite. Cette pièce semble faire partie du même ensemble numismatique²⁴.

Les difficultés d'interprétation que soulèvent ces émissions ont été longuement discutées. On retiendra les conclusions suivantes, de F.M. Holt : les trois séries sont interdépendantes ; elles sont en relation avec la bataille de l'Hydaspe ; le décadrachme représente de façon idéalisée l'assaut final d'Alexandre contre Poros monté sur un éléphant ; les tétradrachmes représentent les armes caractéristiques des Indiens vaincus ; la frappe se situe entre la bataille de l'Hydaspe et la mort d'Alexandre ; les trois séries pourraient constituer une émission commémorative de la victoire de l'Hydaspe et des conquêtes indiennes d'Alexandre plutôt qu'une émission monétaire²⁵. La présence récurrente de l'éléphant indien est en tout cas chargée de sens. Il ne figure pas pour sa seule valeur martiale. Image de la puissance et du prestige de l'Inde, l'animal paraît soumis à Alexandre et sert la gloire royale.

d) *Le char funèbre d'Alexandre*

En 321, deux ans après la mort du roi, un char funéraire richement décoré (il devait être digne de la gloire d'Alexandre²⁶) quittait Babylone. Quatre tableaux peints évoquaient ses exploits et sa puissance. L'un représentait les éléphants du cortège royal, équipés pour le combat, montés d'un Indien et d'un Macédonien²⁷. L'image répète *post mortem* le triomphe personnel d'Alexandre sur une Inde qui avait désormais cessé de repousser ceux qui avaient désiré la conquérir. Composante emblématique de l'image royale, l'éléphant indien escorte Alexandre dans son dernier voyage terrestre. À la différence des monnaies ou de l'*agema*, le public touché par le message était encore plus large. Diodore affirme en effet que, tout au long du parcours de Babylone à l'Égypte, les spectateurs accoururent en foule²⁸.

P. Bernard avait écrit, au sujet de ces séries monétaires, que «même si l'on tient compte de la création dans l'armée d'un corps des éléphants, l'insistance à représenter cet animal (...)

²² CTESIAS, *FGrH* 688 F45 (= ÉLIEN, *N.A.* XVII 29). Cf. aussi ÉLIEN, *N.A.* XIII 22 ; JUSTIN XV 4, 19.

²³ Voir principalement : O. MØRKHOLM, *Early hellenistic coinage. From the accession of Alexander to the peace of Apamea -336-188 B.C.-* (Cambridge, 1997), pl. III, n° 44 ; 45 ; 46 (et pp. 52-55) ; P. BERNARD, «Le monnayage d'Eudamos, satrape grec du Pandjab, et "maître des éléphants"», in *Orientalia Iosephi Tucci memoriae dicata*, II (Rome, 1985), pp. 65-94 ; F.M. HOLT, *Alexander the Great and the Mystery of the Elephant Medallions* (Berkeley-Los Angeles-Londres, 2003).

²⁴ O. BOPEARACHCHI & Ph. FLANDRIN, *Le portrait d'Alexandre le Grand. Histoire d'une découverte pour l'humanité* (Paris, 2005), pp. 176-192.

²⁵ F.M. HOLT, *op. cit.* (n. 23), pp 117-165.

²⁶ DIODORE XVIII 26, 2.

²⁷ DIODORE XVIII 27, 1.

²⁸ DIODORE XVIII 28, 1-2.

paraît hors de proportion avec le peu d'intérêt que le roi semble avoir manifesté pour l'utilisation de ces bêtes dans la tactique militaire durant la campagne indienne²⁹». Cet ensemble documentaire, cohérent, semble justement montrer qu'Alexandre s'était approprié les éléphants indiens plus symboliquement que physiquement ; que l'enjeu était idéologique plus que militaire ; que l'image de l'éléphant devait lui paraître au moins aussi profitable que sa force.

Grâce à une anecdote que Lucien a rapportée, on devine que l'entourage du roi soutenait cette intention politique, peut-être même trop. Lors de la descente de l'Hydaspe, en 326, quelques mois après la bataille, Aristobule lisait au roi sa relation du combat contre Poros – déjà s'était développée la légende d'un affrontement direct entre les deux souverains³⁰. Aristobule, écrit Lucien, avait enjolivé les faits pour flatter le roi et en tirer avantage. Mais, l'excès étant l'ennemi du bien, Alexandre irrité jeta le manuscrit à l'eau, disant qu'Aristobule mériterait le même sort pour l'avoir représenté affrontant seul des éléphants et les abattant d'un seul coup de javelot³¹. Pour Lucien, l'anecdote signifie que l'histoire n'est pas compatible avec la flatterie. Elle supporte un autre commentaire. Si, comme on l'a dit plus haut, Alexandre avait voulu s'approprier personnellement l'éléphant, son intention avait été bien comprise et bien relayée. Mais il ne fallait pas contrarier la vraisemblance, au détriment de sa gloire et de son image : affronter des éléphants indiens (cf. le droit du décadrachme) et passer pour un matamore³² étaient deux choses bien différentes.

Il n'est donc pas surprenant que, dans la continuité de la construction idéologique voulue par le roi, l'éléphant indien soit devenu rapidement – peu après sa mort ? – l'une des chevilles ouvrières du mythe d'Alexandre. Ce symbole signifie l'invincibilité d'Alexandre, sa qualité de *prôtos* – premier vainqueur des Indiens et de leurs éléphants –, sa domination du monde, son statut d'égal de Dionysos, sa supériorité sur les conquérants du passé. Des sources littéraires en portent la trace. Dans l'un des *Dialogues des morts* de Lucien, Alexandre évoque ainsi sa gloire : « Ensuite (...) j'ai pénétré jusque chez les Indiens, en faisant de l'Océan les bornes de mon empire ; j'ai pris leurs éléphants, j'ai soumis Poros, j'ai défait les Scythes, guerriers qui ne sont pas méprisables³³ ». Dans un autre, Alexandre répond à Philippe II : « Cependant les Scythes, mon père, et les éléphants indiens, ce ne sont pas ennemis à dédaigner ; et pourtant je les ai vaincus (...) sans acheter la victoire par des trahisons³⁴ ». On trouve encore ceci chez Pausanias : « Alexandre, le premier des Européens, entra en possession d'éléphants lors de sa victoire sur Poros et l'armée des Indiens³⁵ ». Et Pausanias de conclure : si Homère avait connu les éléphants, il en aurait parlé, plutôt que des Pygmées et des grues. Sans nul doute, l'éléphant indien et Alexandre avaient atteint le niveau du mythe. Il aurait donc été étonnant que les diadoques y fussent indifférents.

²⁹ P. BERNARD, *op. cit.* (n. 23), p. 81 (QUINTE-CURCE IX 2, 21, peut corroborer ce propos).

³⁰ P. BERNARD, *op. cit.* (n. 23), p. 71.

³¹ LUCIEN, *H. conscr.*, 12.

³² Tels les massacreurs d'éléphant de Plaute (PLAUTE, *Mil. glor.*, 25-28 ; *Curc.*, 423-425).

³³ LUCIEN, *Dial. Mort.* XXV 5.

³⁴ LUCIEN, *Dial. Mort.* XII 3. Cf. aussi LUCIEN, *H. conscr.*, 31 (allusion probable à Alexandre).

³⁵ PAUSANIAS I 12, 3 – propos inexact, puis qu'il en possédait depuis la bataille de Gaugamèles, mais significatif par cette inexactitude.

3. Séleucos, Ptolémée et le symbole de l'éléphant indien

A la mort d'Alexandre, les Diadoques héritèrent des éléphants indiens³⁶ et certains tentèrent de récupérer leur puissance symbolique, porteuse du mythe d'Alexandre – cet emblème convenait parfaitement à des hommes aux prétentions royales. La première tentative, éphémère, remonte à Antigonos le Borgne en 317 av. J.-C. Après avoir vaincu Eumène et pris ses éléphants, il les exhiba dans son cortège en même temps que ses troupes alliées, afin que sa gloire fût complète³⁷. Le contenu politique de cette mise en scène est révélé avec une déconcertante simplicité : si Alexandre et ses compagnons avaient vaincu l'Orient, lui, Antigonos, avait vaincu les vainqueurs de l'Orient. Mais Séleucos et Ptolémée parvinrent à récupérer plus solidement qu'Antigonos cette partie de l'héritage d'Alexandre.

Séleucos, pour sa part, sut tirer parti de son implantation territoriale pour associer son nom à l'éléphant indien et se présenter, comme Alexandre, en dominateur des confins orientaux du monde. En effet, à partir de la Babylonie, il marcha jusqu'à l'Inde qu'il ne put conserver et dut laisser au roi Chandragupta (paix entre 305 et 303³⁸). A l'issue de cette campagne indienne, qui évoque une *imitatio Alexandri*³⁹, il obtint des éléphants avec leurs cornacs : à la bataille d'Ipsos, il en engageait entre 400 et 500⁴⁰ ! Or précisément, Plutarque a rapporté (d'après Phylarque?) une anecdote significative qui se situe dans ces années : les flatteurs qui accompagnaient Antigonos le Borgne et Démétrios prétendaient qu'eux seuls méritaient par leurs qualités le titre de *basileus* ; Ptolémée n'était qu'amiral, Lysimaque un gardien de trésor et Séleucos un maître d'éléphant (ἐλεφαντάρχος)⁴¹. Ce jugement de courtisan a l'avantage de souligner les «points forts» des rivaux d'Antigonos. Séleucos surclassait donc par ses éléphants ses compétiteurs et le faisait savoir. Non seulement il possédait une arme puissante, mais surtout, et au détriment des autres, il avait «accroché» à son nom l'éléphant indien. Il pouvait donc, grâce à cet animal emblématique, incorporer de façon visible à son image royale le thème du triomphe indien du grand roi. Dans cette compétition idéologique, ses rivaux étaient vaincus⁴².

Les émissions monétaires de Séleucos semblent confirmer ce jugement. En effet plusieurs séries arborent le type de l'éléphant indien : tétradrachmes, drachmes et statères d'or [Séleucie sur le Tigre ; Suse ; Bactres ; Ecbatane] : Zeus ou Apollon (dr.) / Athéna sur un quadriges ou un bige d'éléphants cornus (r.) ; doubles dariques [Suse ; Ecbatane] et bronzes [Séleucie du Tigre] : Alexandre aux *exuviae* (dr.) / Victoire ailée (r.) ; statères [Suse] : Zeus (dr.) / éléphant marchant (r.) ; tétradrachmes [Pergame, frappés après la bataille de Couroupedion] : cheval (dr.) / éléphant marchant (r.)⁴³. Selon P. Goukowsky, Séleucos a voulu insérer dans

³⁶ H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n.1), p. 75-99.

³⁷ JUSTIN XIV 4, 18-19.

³⁸ Éd. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, rééd. (Paris, 2003), pp. 66-67 et pp. 79-81 ; K. KARTTUNEN, *op. cit.* (n. 16), pp. 259-264.

³⁹ A.MEHL, *Seleukos Nikator und sein Reich, I, Seleukos' Leben und die Entwicklung seiner Machtposition* (Louvain, 1986), pp. 181-182.

⁴⁰ PLUTARQUE, *Alex.* LXII 4 ; *Dém.*, XXVIII 6 ; DIODORE XX 113, 4.

⁴¹ PLUTARQUE, *Dém.* XXV 7 ; PHYLARQUE, *FGrH*.81 F31 (= ATHENEE, *Deipn.* VI 78). L'anecdote se situe entre 304 et 301 av. J.-C.

⁴² Selon APPIEN, *Syr.*, 22 (et voir *Syr.*, 55), au moment de confier à Antiochos I les hautes satrapies, Séleucos avait dit qu'il était le seul des diadoques dont les conquêtes fussent aussi étendues que celles d'Alexandre.

⁴³ O. MØRKHOLM, *op. cit.* (n. 23), pp. 71-76 ; pl. VIII, n° 132 ; 133 ; 135 ; 136 ; 145 (biges et quadriges – émissions entre 304 et 295 selon les ateliers) ; n° 137 (*exuviae* – vers 300) ; n° 138 (Zeus et éléphant) ; pl. IX, n° 157 (cheval et

l'image de son pouvoir celle de l'Alexandre qui triomphe en Inde : «Entre les nombreux aspects d'Alexandre, c'est donc celui du dieu "invincible" (...) qui prédomine chez les Séleucides (...). Déjà de son [*i.e.* Séleucos] vivant on note la profusion de symboles de victoire sur les monnaies frappées après 301 : éléphant triomphal ; déesses guerrières (...) transportées sur un char attelé d'éléphants». Le type monétaire aux *exuviae* d'éléphant serait d'inspiration ptolémaïque, portant un message similaire : «L'on a voulu mettre l'accent moins sur la divine filiation du Macédonien que sur ses conquêtes orientales – celles de l'Inde en particulier (...). Interprétation volontairement limitative de la personnalité d'Alexandre, dont la responsabilité incombe probablement à Séleucos lui-même (...)». Ainsi, vers 305, «à la *Nikè* symbolisant ses propres victoires il associa son protecteur, le dieu Alexandre, conquérant de l'Orient, dont il venait d'égaliser les exploits»⁴⁴. La diffusion de cette iconographie symbolique fut néanmoins – exception faite du tétradrachme de Pergame – limitée aux parties orientales du domaine de Séleucos : les trouvailles sont rares à l'ouest de l'Euphrate.

La situation était moins favorable pour Ptolémée. Même s'il disposait d'éléphants, il ne pouvait égaler Séleucos⁴⁵. En revanche, il sut par son iconographie monétaire (principalement le motif du scalp d'éléphant) tisser un lien entre lui-même et l'Alexandre le plus prestigieux, celui de la bataille de l'Hydaspe et de la domination sur l'Inde. On connaît un abondant monnayage de tétradrachmes d'argent au type d'Alexandre couvert des *exuviae* d'éléphant ainsi que des statères d'or au type de Ptolémée (dr.) et Alexandre (?) sur un quadriges d'éléphants – indiens – (r.)⁴⁶. Le type aux *exuviae* d'éléphant coiffant Alexandre remplaçait le type d'Héraclès à la *leontê*. La substitution semble être précoce : vers 322-321 – à peu près l'époque à laquelle le corps d'Alexandre était détourné vers Alexandrie⁴⁷. L'image de l'éléphant permit d'unir symboliquement le pouvoir satrapique puis royal de Ptolémée à l'image d'Alexandre vainqueur de l'Inde.

Citons P. Goukowsky : «Alexandre prenant la place d'Héraclès au droit des tétradrachmes (...) il tombe sous le sens que les *exuviae* ont, dans son cas, la même valeur symbolique que la *leontê* dans celui d'Héraclès : elles commémorent sa victoire sur des éléphants indiens et évoquent son épopée asiatique. Alexandre apparaît ainsi, deux ans après sa mort, sous les traits du «nouvel Héraclès» conquérant de l'Orient. ». «Se succédant pendant près de vingt-deux ans les émissions portant l'effigie d'Alexandre coiffé des *exuviae* ont évidemment contribué à fixer dans la conscience collective l'imagerie néo-héracléenne créée par Ptolémée I : quand le portrait du Lagide eut remplacé celui du conquérant (*ca.* 300) les sculpteurs continuèrent à représenter ce dernier coiffé de la dépouille d'éléphant comme en témoignent (à dé-

éléphant). Cf. aussi A. HOUGHTON & C.C. LORBER, *Seleucid Coins. A Comprehensive Catalogue*, I, *Seleucus I through Antiochos III* (Lancaster-Londres, 2002), n° 128-129 ; 188-190 ; 219 ; 222-223 ; B. KRITT, *The Early Seleucid Mint of Susa* (Lancaster, 1997), pp. 116-117 ; R.A. HADLEY, « Royal Propaganda of Seleucus I and Lysimachus », *JHS* 94 (1974), p. 60 ; A. MEHL, *op. cit.* (n. 39), p. 182.

⁴⁴ P. GOUKOWSKY, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, I, *Les origines politiques*, Nancy, 1978, pp. 127-129.

⁴⁵ H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 78-81.

⁴⁶ O. MØRKHOLM, *op. cit.* (n. 25), pp. 63-67 ; pl. VI, n° 90 à 95 (tétradrachmes) ; 96 (statère, émis à partir de 304) ; pl. VII, n° 122 (statère frappé à Cyrène). D'après O. BOPEARACHCHI, *loc. cit.* (n. 24), le type d'Alexandre aux *exuviae* du médaillon d'or a servi de modèle au type de Ptolémée.

⁴⁷ P. GOUKOWSKY, *op. cit.* (n. 44), p. 206.

faut des œuvres monumentales aujourd'hui perdues) un petit bronze de l'ancienne collection Fouquet et une tête de marbre, très mutilée, conservée à Copenhague. Les *exuviae* étaient ainsi devenues l'insigne caractéristique d'Alexandre et le symbole par excellence de toute conquête extrême orientale». Évoquant ailleurs une statuette de bronze du *British Museum*, représentant un Ptolémée nu, coiffé des *exuviae* et muni d'une massue reposant sur l'épaule gauche, il écrit : « L'allusion est limpide et ce Lagide aura voulu évoquer ainsi ses propres exploits qui faisaient de lui l'égal d'Héraclès et d'Alexandre⁴⁸ ».

Séleucos I et Ptolémée I, alliés puis rivaux après le règlement d'Ipsos, avaient donc tous deux souhaité exprimer leur rattachement à Alexandre et assumer, en privilégiant l'image des conquêtes orientales, une partie de son héritage. L'emblème de l'éléphant indien s'imposa naturellement à eux dans leur action – voire leur compétition – politique et idéologique. Or, pendant qu'ils manipulaient ce symbole, se répandait chez les Hellènes la conviction que l'éléphant indien l'emportait par sa force et sa taille sur l'éléphant africain. Le rôle de cette idée est capital pour l'intelligence de la suite.

4. La théorisation du mythe de l'éléphant indien : Onésicrite et Mégasthène

Onésicrite avait accompagné Alexandre en Inde. Après la mort du roi, il avait rédigé (au plus tard avant 281 av.J.-C.) un *Sur Alexandre*, dont le sujet dépassait la personne royale. En effet les fragments montrent que, comme d'autres, il avait consigné et commenté ce qu'il avait vu en Inde. Les éléphants indiens firent naturellement l'objet d'une notice : « Celui-ci [*sc.* Onésicrite] et d'autres ont aussi affirmé qu'ils [*sc.* les éléphants indiens – de guerre–] sont plus grands et plus puissants que ceux de Libye⁴⁹ ». Cette différenciation, que d'autres compagnons d'Alexandre avaient peut-être formulée aussi, retient l'attention. D'abord, elle est inconnue avant Onésicrite, voire elle contredit partiellement Hérodote⁵⁰. Ensuite elle déconcerte les Modernes, car on sait que l'espèce africaine (*Loxodonta africana*) est plus grande que l'espèce asiatique (*Elephas maximus*).

Le plus simple est de considérer qu'Onésicrite se trompe ou invente des fictions pour séduire le public : cette réputation le suit dès l'Antiquité. Ce serait admissible si Onésicrite était le seul à penser ainsi, mais il n'en est rien. Une explication plus consistante a été avancée : il faudrait entendre par «éléphant libyen» la sous-espèce africaine *L. afr. cyclotis*, ou éléphant de forêt, plus petit que l'éléphant de savane (*L. afr. africana*). Dans ce cas, l'espèce asiatique est plus haute au garrot que cette espèce africaine. Aujourd'hui l'éléphant de forêt survit de part et d'autre de l'équateur, en Afrique occidentale et centrale. Cependant, d'après Scullard, les petits éléphants que l'on trouvait encore au milieu du 20^e s. en Mauritanie étaient des *L. afr. cyclotis* et dans l'Antiquité ces mêmes éléphants vivaient aussi en Afrique orientale⁵¹. Ceux que les Ptolémées chassèrent au III^e s. appartenaient à cette espèce : «If we may suppose that the ancients did not handle the massive African elephant (...) but drew upon the smaller animal from Eritrea and North-west Africa, then the *communis opinio* of Antiquity that they were smaller than the Indian elephant may be once accepted⁵² ». Cette hypothèse se

⁴⁸ P. GOUKOWSKY, *op. cit.* (n. 44), pp. 206-207.

⁴⁹ ONÉSICRITE, *FGrH* 134 F14 (= STRABON XV 1, 43).

⁵⁰ HÉRODOTE III 114.

⁵¹ H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 23-26 ; 60-63 (n.b. : il s'agit en réalité une espèce à part entière du point de vue génétique).

⁵² H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 63. De même L. CASSON, « Ptolemy II and the Hunting of African Elephants », *TAPhA* 123 (1993), p. 248.

heurte néanmoins un problème chronologique : on peut éventuellement admettre que les éléphants des Ptolémées étaient de l'espèce *L. afr. cyclotis*. Mais Onésicrite – comme Mégasthène – ont écrit avant les chasses de Ptolémée II : on ne voit pas comment ils auraient eu connaissance des éléphants du littoral de la mer Rouge, la présence grecque dans ce secteur étant sans doute insignifiante. Il faut donc conclure que le propos d'Onésicrite a une faible probabilité de dériver de la connaissance de l'espèce *L. afr. cyclotis*.

Une autre façon de comprendre cette affirmation est d'interroger Onésicrite et sa conception de l'histoire naturelle. Deux points doivent être soulignés :

– Onésicrite, comme d'autres amis d'Alexandre, pense la *phusis* en fonction d'un cadre conceptuel qui remonte en partie à la science ionienne. Le principe du déterminisme «climatique» (*i.e.* de la situation en latitude et des conditions atmosphériques) y tenait une place prééminente. La quantité de chaleur et d'humidité expliquaient pour beaucoup la diversité des formes du vivant qu'il observait en Inde⁵³.

– Le raisonnement «climatique» pouvait autoriser une «modélisation», en ce sens que la construction intellectuelle issue de l'observation permettait de préjuger de l'existence ici ou là de phénomènes ou de créatures que l'on n'avait pas vus.

Or Onésicrite avait constaté que l'eau (fleuves et pluie) abondait en Inde. Ceci l'autorisait à penser que l'Inde était plus humide et plus féconde que l'Arabie et l'Éthiopie et à écrire : « l'air y [l'Inde] est humide, et pour cette raison plus nourricier et plus apte à la génération, tout comme la terre et l'eau ; voilà pourquoi on trouve dans l'Inde des animaux terrestres et aquatiques plus grands que dans d'autres contrées⁵⁴ ». Onésicrite n'a sûrement jamais vu d'éléphants africains de l'espèce *L. afr. cyclotis* ni comparé les espèces. Pour lui les éléphants africains et indiens constituent une seule «espèce», les premiers étant moins grands en raison de conditions naturelles moins favorables. Le modèle théorique de la fécondité supérieure de l'Inde s'applique *in abstracto* aux éléphants africains, sans confirmation de l'observation – inutile au fond⁵⁵ : les éléphants indiens *doivent être* et donc *sont* plus grands que ceux de Libye. Il semble par ailleurs qu'un fait culturel conforte ce modèle théorique. Onésicrite associe à la stature de l'éléphant indien sa vigueur, laquelle se manifeste évidemment au combat. Or il n'a jamais entendu parler d'éléphants de guerre africains. Le fait avéré que seuls les animaux indiens combattaient devait donc étayer la conclusion qu'ils étaient plus forts que ceux de Libye.

À la charnière du IV^e et du III^e s., Mégasthène, un Grec au service de Séleucos I, effectua des séjours à la cour du roi indien Chandragupta. Il relata ce qu'il avait vu et appris dans des *Indika* qui connurent une grande célébrité. On trouve dans un fragment des propos qui rappellent ceux d'Onésicrite. En effet, associée à un raisonnement physique et biologique, apparaît l'idée que les éléphants indiens l'emportent sur les libyens. La chaleur solaire et surtout une forte humidité rend la *phusis* plus féconde que partout ailleurs, ce qu'illustre –évidemment – l'exemple des éléphants: «Elle nourrit de très nombreux et très grands éléphants, fournissant une nourriture abondante ; grâce à celle-ci, ces animaux surpassent de beaucoup en force leurs congénères de Libye»⁵⁶. Plus encore que chez Onésicrite, le jugement sur l'éléphant in-

⁵³ A. ZAMBRINI, « Gli *Indika* di Megastene », *ASNP* XII 3.12.1 (1982), pp. 136-139 ; T.S. BROWN, *Onesicritus. A Study in Hellenistic Historiography* (Berkeley, 1949), pp. 95-102.

⁵⁴ ONÉSICRITE, *FGrH* 134 F22 (= STRABON XV 1, 22).

⁵⁵ Cf. PÉDECH, *Historiens compagnons d'Alexandre* (Paris, 1984), pp. 154-155 ; P. SCHNEIDER, *op.cit.* (n. 9), pp. 416-417 (cf. aussi T.S. BROWN, *op.cit.* [n. 53], pp. 94-95 ; H.H. SCULLARD, *op. cit.* [n. 1], p. 54).

⁵⁶ MÉGASTHÈNE, *FGrH* 715 F4 (= DIODORE II 35, 3-4).

dien ne sépare pas le point de vue scientifique du point de vue ethnographique. Mégasthène consolide l'opinion qu'entre l'éléphant indien et les Indiens il y a une relation *sui generis*. Il affirme en effet que la chasse aux éléphants n'existe que chez les Indiens ; en décrivant le dressage, il montre la connivence entre l'éléphant qui comprend les Indiens, et ces derniers, qui savent aussi le comprendre⁵⁷.

Ainsi donc, pendant que Séleucos et Ptolémée manipulaient le couple éléphant indien / Alexandre à des fins idéologiques, se répandait chez les Hellènes l'idée commune qu'il surpassait en taille et en force l'éléphant africain. C'est dans ce contexte que Ptolémée II réussit une belle opération de propagande : il se servit lui aussi du symbole de l'éléphant pour son compte, mais il fit entrer en scène les éléphants africains.

5. *Ptolémée II prôtes euretês : l'« invention » des éléphants éthiopiens et la propagande royale*

Antiochos I et Ptolémée II avaient besoin d'éléphants dans leurs armées. On le vérifie dès la 1^{re} guerre de Syrie⁵⁸. Or pour Ptolémée, il était difficile de s'approvisionner en animaux importés de l'Inde, à la différence d'Antiochos. Il se tourna vers ceux qui vivaient au sud de la partie égyptienne de son royaume : la vallée du Nil nubienne (Éthiopie) et surtout le littoral africain de la mer Rouge (Troglodytique). Il organisa la chasse aux éléphants africains et les fit dresser pour le combat. Les chasses en Troglodytique durent commencer entre la 10^e et la 15^e année du règne. Il fallut pour cela recruter des équipes de chasseurs, fonder des stations de chasses, faire construire des bateaux spéciaux, dresser les animaux⁵⁹ etc. Mais, en roi habile, Ptolémée II sut se servir de cet exploit technique pour valoriser son image royale : il réussit à tirer profit au plan idéologique d'une contrainte militaire. Les traces documentaires montrent qu'il agit dans deux directions.

Tout d'abord, alors que pour les Grecs l'éléphant de combat ne pouvait être qu'indien et dressé par les Indiens – c'était ce qui en fondait le mythe –, Ptolémée II introduisit un renversement culturel. Il imposa l'idée qu'un non-Indien, un Hellène, pût chasser des éléphants en Éthiopie et les domestiquer. En quelque sorte, il réussit à «ptolémaïser» le mythe de l'éléphant de combat en le déracinant de la terre indienne. En faisant capturer et dresser ces animaux, Ptolémée II montrait que les Grecs ne devaient plus tenir pour définitif ce qu'avaient dit Ctésias ou Mégasthène. Non seulement il dépouillait les Indiens de leur privilège, mais de surcroît il surclassait les Séleucides, contraints de se procurer leurs éléphants chez leurs voisins, tandis que lui-même s'approvisionnait librement. C'est pourquoi sans doute tenait-il à exhiber aux Grecs les éléphants de combat qu'il avait «inventés» en Afrique⁶⁰. Une anecdote rapportée par Élien peut montrer sous un autre angle que Ptolémée II

⁵⁷ MÉGASTHÈNE, *FGrH* 715 F20a (= ARRIEN, *Ind.* XIV 3-4). Cf. aussi MÉGASTHÈNE, *FGrH* 715 F20b (= STRABON XV 1, 42).

⁵⁸ Éd. WILL, *op. cit.* (n. 38), pp. 147-148 ; G. HÖLBL, *A History of the Ptolemaic Empire*, trad. angl. (Londres-New York, 2001), p. 40 ; W. HUSS, *Ägypten in hellenistischer Zeit - 332-30 v. Chr.* (Münich, 2001), p. 269, n. 121 ; H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 124-125.

⁵⁹ Sur les chasses de Ptolémée II, cf. entre autres M.I. ROSTOVITZEV, « Zur Geschichte des Ost- und Südhandels im ptolemaïsch-römischen Ägypten », *APF* 4 (1908), pp. 301-304 ; L. CASSON, *op. cit.* (n. 52), pp. 248-249 ; J. DESANGES, « Les chasseurs d'éléphants d'Abou-Simbel », *Actes du 92^e congrès des sociétés savantes. Strasbourg et Colmar (1967). Section d'Archéologie* (Paris, 1970), pp. 31-50 ; J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique -VI^e s. av. J.-C.-IV^e s. ap. J.-C.* (Rome, 1978), pp. 253-257 ; 263-279 ; H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 126-133 ; W. HUSS, *op. cit.* (n. 58), pp. 287-293.

⁶⁰ AGATHARCHIDE, *Erythr.* V 78 (= DIODORE III 36, 3) ; STRABON XVII 1, 5.

avait atteint ce but⁶¹. En effet, un jeune éléphant qu'on lui avait offert⁶² fut «élevé» au moyen de la langue grecque et l'on s'aperçut que l'éléphant comprenait ceux qui lui parlaient. Élien conclut : «Avant cet animal, on croyait que les éléphants comprenaient seulement le langage des Indiens». On en a déduit que Philadelphie faisait appel à des cornacs indiens pour dresser ses éléphants africains, mais aussi qu'il avait l'intention de s'en passer, l'expérience ayant été concluante⁶³. Indépendamment de ces hypothèses, il semble que Ptolémée renversa l'opinion commune hellène. Alors que les Grecs voyaient dans l'intelligence de la langue indienne la preuve d'une relation spécifique entre l'éléphant de combat et la terre indienne, il y mit fin par une sorte d'expérience publique.

Par conséquent – c'est le deuxième aspect de cette opération – Ptolémée II pouvait se présenter comme un inaugurateur, un *prôtos*, qualificatif prestigieux entre tous. Ceci est patent dans un passage d'Agatharchide, compilé par Photius⁶⁴ : «C'est, dit l'auteur [Agatharchide], le Ptolémée successeur de Ptolémée fils de Lagos qui fut le premier à organiser la capture des éléphants et d'autres fauves du même genre». L'adjectif *prôtos* – ramené aux seuls éléphants de combat – retient l'attention de Photius, qui le commente : «Il faut bien réfléchir à ce que l'historien entend dire ici. Avant les Ptolémées, en effet, beaucoup de gens déjà utilisaient des éléphants dressés, même à la guerre, comme l'Indien Poros qui combattit Alexandre, et comme d'assez nombreux autres. Peut-être veut-il dire qu'on a considéré ce Ptolémée comme le premier à s'adonner en grand à cette occupation, ou le premier des successeurs d'Alexandre ou le premier souverain d'Égypte à s'y adonner». Ptolémée accède en réalité au premier rang car il fut le premier 1) des souverains hellénistiques ; 2) des Lagides ; 3) d'une manière générale des Hellènes à chasser les éléphants. S'il n'avait pas devancé les Indiens il les avait au moins égalés. Par ailleurs, il fut le premier de tous les hommes à faire chasser et dresser (en grec) les éléphants d'Afrique. Par cette entreprise admirable, Ptolémée II s'arrogeait un titre qui écartait bien des rivaux : après Alexandre, qui fut *prôtos* sur l'Hydaspe, Ptolémée le fut avec «ses» éléphants⁶⁵.

Le texte d'Agatharchide porte manifestement la trace d'une manipulation au service de l'image royale, car le gain politique des chasses – se présenter comme *prôtos euretês* et maître des éléphants en effaçant l'Inde – valait bien le gain militaire. Un document précieux tend à le confirmer. La stèle de Pithom, rédigée par les prêtres d'Atoum, retrace des faits notables du règne de Ptolémée II entre 279 et 264 av. J.-C., dont la chasse aux éléphants en Troglodytique : «C'est là que l'on construisit un grand port [*i.e.* Ptolémaïs *Therôn*] pour le roi, au grand nom du roi de Haute et Basse Égypte, maître du Double Pays, qu'il [*i.e.* le commandant de l'expédition] peupla avec les troupes de sa Majesté et avec tous les fonctionnaires de l'Égypte et des pays soumis (...). Il captura là de nombreux éléphants pour le roi et ils furent amenés comme des merveilles au roi sur ses bateaux qui sont au milieu de la mer ; on <les> lui amena également du port de la montagne orientale. Rien de tel n'avait jamais été fait par

⁶¹ ÉLIEN, *N.A.* XI 25.

⁶² J. DESANGES, *op. cit.* (n. 59 [1970]), p. 36 ; J. TRINQUIER, «Localisation et fonctions des animaux sauvages dans l'Alexandrie lagide : la question du "zoo d'Alexandrie" », *MEFRA* 114.2 (2002), pp. 879-880.

⁶³ H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 130-131 ; J. TRINQUIER, *op. cit.* (n. 66), p. 880 ; L. CASSON, *op. cit.* (n. 56), p. 251.

⁶⁴ AGATHARCHIDE, *Erythr.* I 1 (= PHOTIUS, CCL 1).

⁶⁵ Tout comme il fut *prôtos* en d'autres domaines : cf. par ex. THEOCRITE, *Id.* XVII 121-123.

aucun roi sur la terre entière»⁶⁶. Le discours des prêtres d'Atoum véhicule un message politique proche de celui que les sources littéraires ont capté⁶⁷ : progressant dans les confins méridionaux du monde⁶⁸, asservissant le premier les éléphants africains, Ptolémée II écornait le mythe de l'éléphant indien, surpassait les Indiens et les Séleucides et pouvait prétendre égaler Alexandre.

D'autres documents vont dans le même sens. Tantôt apparaît le thème du *prôtos euretês* : selon Pline, Ptolémaïs *Thérôn* fut fondée *in margine Rubri maris ad primos elephantorū venatus*⁶⁹. Tantôt est souligné le nombre considérable d'éléphants que possédait Ptolémée – une quantité incroyable⁷⁰ qui trahit peut-être une déformation intentionnelle. Appien dénombre 300 bêtes⁷¹. Quant à Porphyre de Tyr, il réunit les deux thèmes : *tantae que potentiae fuisse narratur, ut Ptolomaeum patrem uinceret. Narrant enim historiae habuisse eum peditem ducenta milia; equitum uiginti milia; curruum duo milia; elephantos, quos primus adduxit ex Aethiopia* [sans doute la Troglodytique], *quadringentos*⁷². L'attention est enfin attirée par un passage de Plutarque, relatif aux rivalités entre les Achéens et Antigonos Gonatas, vers 250 av. J.-C., qui fait vraiment penser que les éléphants – africains – avaient trouvé leur place dans la construction de l'idéologie royale. En effet, pour Antigonos, ennemi de Ptolémée II par ligue achéenne interposée, tout ce qui avait pu impressionner Aratos au point d'aller demander le soutien de Philadelphie (sa richesse, sa flotte, ses palais et ses éléphants) n'était que du vent – littéralement : un décor de peinture pour le théâtre⁷³.

La cohésion du dossier documentaire nous assure donc que l'éléphant africain avait été utilisé par Ptolémée II à des fins de propagande, au sens que le mot peut avoir dans l'Antiquité : un effort d'influence psychologique et idéologique, destiné à diffuser l'image d'un roi puissant, véhiculé par tous les moyens possibles. Elle semble s'adresser aux Grecs en général et aux Séleucides en particulier. Cette habile manipulation se superposait évidemment à l'utilisation symbolique de l'éléphant que Ptolémée I avait mise en place, celle qui associait le triomphe indien d'Alexandre au pouvoir lagide. Nous savons que Ptolémée II avait non seulement poursuivi mais encore renforcé cette action⁷⁴. On conjecture que la propagande autour des chasses africaines cherchait à marquer de son empreinte l'éléphant symbolique repris à Alexandre. Autrement dit Ptolémée dut vouloir effacer l'idée que l'animal qui symbolisait la nature et la majesté de son pouvoir était indien ; il dut souhaiter, que, pour les Hellènes, l'éléphant évoquant symboliquement le lien entre la dynastie et Alexandre soit africain plutôt qu'indien ; mais nous n'en avons aucune trace.

⁶⁶ Stèle CGC 22183 (stèle de Pithom), ll. 23-25 (traduction : Chr. THIERS, *Ptolémée Philadelphie et les prêtres d'Atoum de Tjekou* [Montpellier, 2007], p. 67).

⁶⁷ Chr. THIERS, *op. cit.* (n. 66), p. 162.

⁶⁸ Tant par la voie maritime de la mer Rouge que par la voie nilotique et terrestre (cf. DIODORE I 37, 5).

⁶⁹ PLINIE L'ANCIEN II 183 (cf. aussi Idem, VI 167).

⁷⁰ H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 133.

⁷¹ APPIEN, *Prooem.*, 39 (de même AGATHARCHIDE, *loc. cit.* [n. 60]).

⁷² PORPHYRE DE TYR, *FGrH* 260 F42 (= JEROME, *Comm. Dan.* XI 5). THEOCRITE, *Id.* XVII 85-90, ignore les éléphants ; mais si ce texte remonte à *circa* 275 av. J.-C., on peut le comprendre : les chasses ne faisaient que commencer et le bénéfice en termes de valorisation de l'image royale n'était pas encore disponible.

⁷³ PLUTARQUE, *Ar.* XV 3 (σκηνογραφία).

⁷⁴ Cf. le défilé des *Ptolemaieia* de 271/270 av. J.-C. (voir entre autres P. GOUKOWSKY, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre* (336-270), II, *Alexandre et Dionysos* (Nancy, 1981), pp. 79-83).

Dans tout ceci subsistait une faiblesse: Ptolémée II n'avait pas fait la preuve de la supériorité au combat de l'éléphant africain. Aucun document ne permet de penser que sur ce point, Philadelphie avait brisé le mythe de l'éléphant indien et renversé l'opinion commune⁷⁵. Antigonos Gonatas touchait peut-être un point sensible s'il parlait d'éléphants «d'opérette». Il revenait au fils de finir la tâche engagée par le père et de prouver publiquement la valeur des éléphants africains et lagides.

6. *Ptolémée III : proclamation de la supériorité des éléphants africains/lagides sur les éléphants indiens/séleucides*

Ptolémée III ne modifia pas les choix militaires et idéologiques de son père. D'une part, il accorda à l'éléphant comme symbole du lien dynastique et idéologique avec Alexandre la même importance que ses père et grand-père, se servant de la même iconographie. P. Goukowski signale «un petit bronze de l'ancienne collection Dattari représentant un cavalier nu, l'épaule gauche couverte de l'égide et la tête couverte des *exuviae* : le bras droit brandissait sans doute une lance. Ce guerrier-miniature s'inspire probablement d'une statue équestre (...) et témoigne, au même titre que les monnaies de Ptolémée III représentant ce souverain coiffé des *exuviae*, de la persistance – soigneusement entretenue – d'une mythologie royale dont l'origine remonte au fondateur de la dynastie⁷⁶». D'autre part, Ptolémée III poursuivit la chasse aux éléphants africains et l'intensifia, progressant plus au sud sur le littoral africain de la mer Rouge⁷⁷. Enfin, continuateur de l'œuvre de propagande de son père, il la conduisit sans doute à son apogée.

En effet, dès l'avènement de Ptolémée III éclata la 3^e guerre de Syrie, dont les premières opérations sont évoquées par la célèbre inscription d'Adoulis⁷⁸. Malheureusement on ignore où, quand et par qui a été rédigé et gravé ce texte, déjà incomplet au VI^e s. ap. J.-C., et pourquoi la pierre se trouvait à Adoulis. Avait-elle été gravée sur place ou apportée, et, le cas échéant, au début du règne de Ptolémée III ou plus tard⁷⁹? Quoiqu'il en soit, cette inscription triomphale relate le commencement de la guerre (sans doute de 246 à juillet 245 av. J.-C.) sur le mode emphatique⁸⁰: «Le grand roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé (...) a lancé une expédition dans l'Asie avec une troupe de fantassins et de cavaliers, une flotte maritime et des éléphants troglodytiques et éthiopiens, que son père et lui le premier/les premiers avaient chassés dans ces régions, et qu'ils avaient emmenés en Égypte et équipés pour servir à la guerre⁸¹. S'étant rendu maître de tout le pays en deçà de l'Euphrate, de la Cilicie et

⁷⁵ Ce que l'on sait de la 2^e guerre de Syrie n'autorise aucune conclusion (G. HÖLBL, *op. cit.* [n. 58], p. 44 ; H.H. SCULLARD, *op. cit.* [n. 1], p. 133).

⁷⁶ P. GOUKOWSKY, *op. cit.* (n. 44), pp. 206-207. Cf. aussi W. HUSS, *op. cit.* (n. 58), p. 345, n. 51.

⁷⁷ DIODORE III 18, 4. Sur les chasses de Ptolémée III, cf. entre autres H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 135-137 ; M.I. ROSTOVITZEV, *op. cit.* (n. 59), pp. 302-303 ; J. DESANGES, *op. cit.* (n. 59 [1978]), pp. 292-298 ; L. CASSON, *op. cit.* (n. 52), pp. 254-255.

⁷⁸ COSMAS INDICOPLEUSTES, 2, 58 (= *OGIS* 54 ; = Ét. BERNAND, A. J. DREWES, R. SCHNEIDER, *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite*, III, A, *Les inscriptions grecques* (Paris, 2000), n° 276.

⁷⁹ La plupart des historiens datent ce texte du règne de Ptolémée III. H. HAUBEN, « L'expédition de Ptolémée en Orient et la sédition domestique de 245 av. J.-C. », *APF* 36 (1990), p. 32, est plus précis (entre juillet 245 et septembre 243). Cf. aussi H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 134 ; J. DESANGES, *op. cit.* (n. 59 [1978]), pp. 276-277.

⁸⁰ G. HÖLBL, *op. cit.* (n. 62), p. 50.

⁸¹ Καὶ ἐλεφάντων Τρωγλοδυτικῶν [Τρωγλοδυτικῶν : Dittenberger] καὶ Αἰθιοπικῶν οὓς ὁ τε πατὴρ αὐτοῦ καὶ αὐτὸς πρῶτος [πρῶτοι : Dittenberger] ἐκ τῶν χώρων τούτων ἐθήρευσαν καὶ καταγαγόντες εἰς Αἴγυπτον κατεσκεύασαν πολεμικὴν χρείαν (...).

de la Pamphylie, de l'Ionie, de l'Hellespont et de la Thrace, et de toutes les troupes qui se trouvaient dans ces régions, ainsi que d'éléphants indiens⁸², et ayant contraint à la soumission tous les monarques compris dans ces lieux, il franchit le fleuve Euphrate, et après avoir soumis la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, la Médie et tout le reste jusqu'à la Bactriane (...) »

Dans ce communiqué de victoire⁸³ deux mentions des éléphants montrent que Ptolémée III poursuit et achève l'œuvre de propagande du père. En effet :

a) Dans le catalogue des forces royales, les éléphants lagides bénéficient d'un traitement privilégié. Tout d'abord les régions où ils sont capturés sont spécifiées (la Troglodytique ; l'Éthiopie, *i.e.* le bassin du Nil [ou un secteur méridional du littoral de la mer Rouge ?]⁸⁴). S'il y avait aussi quelques éléphants indiens dans les armées lagides⁸⁵, ils sont délibérément ignorés. En second lieu, les difficiles étapes qui ont conduit ces animaux de la liberté au service du roi (chasse ; transfert ; domestication et dressage) sont explicitement rappelées, comme pour les fixer dans les esprits. A l'exemple de son père, Ptolémée III élève la chasse des éléphants africains au rang de prouesse et dépouille l'Inde de son privilège.

b) Comme son père, Ptolémée III se proclame *prôtos*. Historiquement parlant, ce titre est usurpé : Ptolémée III n'a pas inauguré les chasses. Devant cette bizarrerie, certains commentateurs considèrent que Ptolémée III a intensifié les chasses, devançant ainsi son père (d'où la traduction : «que son père et surtout lui»). Dans ce cas, l'inscription doit être postérieure de plusieurs années à la guerre, car on ne voit pas comment le fils aurait pu dépasser le père dès le commencement de son règne. D'autres corrigent *prôtos* en *prôtoi* et traduisent : «que son père et lui *les premiers*»⁸⁶. Cette solution est moins embarrassante mais suppose une corruption du texte. Si l'on ne veut pas l'amender, on peut comprendre que, continuateur de l'œuvre du père et héritier des qualités ancestrales, Ptolémée III jouit lui aussi du titre «transmissible» de *prôtos*, qu'il n'usurpe donc pas. De toute manière, le mot *prôtos* se maintient dans le discours officiel parce qu'il est un des fondements de la propagande royale.

c) La propagande de Philadelphie n'avait pu démentir la supériorité en taille et en force de ce dernier. Seul l'épreuve des faits pouvait renverser l'opinion commune des Hellènes. Or dans le *monumentum Adulitanum* il est précisé que le roi s'empara de troupes ennemies et d'éléphants. Il est certes impossible de savoir si les éléphants indiens furent vaincus ou seulement capturés⁸⁷. D'après Polyen, les forces séleucides tombèrent aux mains de Ptolémée III sans combat. Au demeurant, ce détail importe sans doute peu. Il suffit d'énoncer que les éléphants indiens/séleucides (car l'éléphant indien démythifié n'est plus que celui des Séleucides...) ont été soumis.

⁸² Κυριεύσας δέ (...) τῶν δυνάμεων τῶν ἐν ταῖς χώραις ταύταις καὶ ἐλεφάντων Ἰνδικῶν (...)

⁸³ Sur cette incursion (dont le bilan s'exprime plus en termes de propagande que de gains territoriaux): Éd. WILL, *op. cit.* (n. 38), pp. 249-254; W. HUSS, *op. cit.* (n. 58), pp. 344-352 ; G. HÖLBL, *op. cit.* (n. 58), p. 49.

⁸⁴ J. DESANGES, *op. cit.* (n. 63 [1970]), p. 44 ; J. DESANGES, *op. cit.* (n. 63 [1978]), pp. 276-277.

⁸⁵ H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), pp. 143-144.

⁸⁶ Ét. BERNAND, *op. cit.* (n. 78), p. 27: « et surtout lui » (et J. DESANGES, *loc. cit.* (n. 84 [1978])). A. BOUCHE-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, I, *Les cinq premiers Ptolémées -323-181 av. J.-C.-* (Paris, 1903), p. 261 : «que son père et lui avaient été les premiers» (de même, entre autres, H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 131 ; L. CASSON, *op. cit.* (n. 52), p. 249).

⁸⁷ POLYEN VIII 50. Cf. A. BOUCHE-LECLERCQ, *op.cit.* (n. 86), p. 251 ; W. HUSS, *op. cit.* (n. 58), p. 345, n. 47 ; H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 138.

d) Ptolémée III proclame avoir conquis les satrapies orientales de Séleucos II jusqu'à la Bactriane. Polyen, d'après on ne sait quelle source, le pousse jusqu'à l'Inde, qui ne faisait plus alors partie du domaine séleucide⁸⁸. Ptolémée III marche ainsi sur les traces d'Alexandre (et de Dionysos), après avoir prétendument défait avec ses éléphants africains les animaux réputés jusqu'alors les plus puissants, qu'avait vaincus Alexandre⁸⁹.

On peut alors parler d'un apogée en ce sens que, dans ce discours officiel, fusionnent tous les éléments de la propagande lagide : l'éléphant symboliquement utilisé depuis Ptolémée I pour arrimer la dynastie au triomphe indien d'Alexandre est incarné par les invincibles éléphants africains de Ptolémée III, qui concrétisaient en outre, au profit de l'image royale, la domination des confins du monde, la qualité de *prôtos euretês* et la suprématie sur les mythiques éléphants indiens.

7. *Raphia : victoire de Ptolémée IV, défaite des éléphants éthiopiens*

L'absence de document interdit d'en dire plus sur Ptolémée III. En revanche, grâce à Polybe, on peut discerner le premier (?) craquement dans cette construction : lors de la 4^e guerre de Syrie, au commencement des règnes de Ptolémée IV et d'Antiochos III. Le sort de la guerre se décida à Raphia, le 22 juin 217. Il y avait des éléphants dans chaque camp. Le combat qui les opposa a été décrit par Polybe, qui paraît bien documenté. C'était la première grande bataille avec éléphants depuis longtemps et peut-être le premier véritable affrontement entre les animaux africains et les indiens. Il est certes possible que Ptolémée IV ait possédé quelques animaux indiens (capturés lors de la 3^e guerre de Syrie?) mais Polybe ne le dit pas. Comme dans l'inscription d'Adoulis — effet de la propagande lagide? — les animaux représentaient chaque dynastie par leur origine.

Voici le plus important passage de Polybe : « Les deux rois (...) engagèrent d'abord les éléphants. Peu nombreuses furent les bêtes de Ptolémée qui soutinrent le choc de leurs adversaires, mais quand elles ne se dérobaient pas, on assistait à de beaux affrontements entre les hommes qui se trouvaient sur les tours que portaient les éléphants (...). Plus beau encore était le heurt des bêtes qui se jetaient l'une sur l'autre et luttaient front contre front (...). Mais la plupart des éléphants de Ptolémée se dérobèrent, comme le font généralement les éléphants de Libye, qui ne peuvent soutenir l'odeur ni le cri des éléphants indiens. Il y a aussi, je crois, le fait qu'ils sont terrifiés par la taille et la force de ceux-ci. C'est ce qui arriva en cette occasion. Les éléphants de Libye s'affolèrent et reflurent précipitamment sur les lignes amies, en sorte que l'*agema* de Ptolémée, bousculée par les bêtes, lâcha pied⁹⁰ ». Ptolémée IV, qui remporta la victoire, perdit cependant plus d'éléphants qu'Antiochos : « Trois de ses [*i.e.* d'Antiochos] éléphants étaient morts au combat et deux autres moururent ensuite des blessures (...). Dans l'armée de Ptolémée seize éléphants avaient péri et la plupart des autres avaient été capturés⁹¹ ».

La défaite d'une partie des éléphants africains de Ptolémée ne peut être expliquée aisément. Les Modernes ont avancé que les éléphants d'Antiochos, étant plus nombreux, étaient supérieurs ; que l'éléphant africain, inapte au dressage, était inefficace ; ou encore que les

⁸⁸ POLYEN, *loc. cit.* (n. 87). Cf. aussi CATULLE LXVI 35 [CALLIMAQUE] ; PORPHYRE DE TYR, *FGrH* 260 F43 (=JEROME, *Comm. Dan.* XI 6-9) ; JUSTIN XXVII 1, 9.

⁸⁹ A. BOUCHE-LECLERCQ, *op. cit.* (n. 86), pp. 259-260 ; W. HUSS, *op. cit.* (n. 58), p. 345 ; H. HAUBEN, *op. cit.* (n. 79), p. 32.

⁹⁰ POLYBE V 84, 5-6 (trad. D. Roussel) .

⁹¹ POLYBE V 86, 6. H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 142, rejette le texte de Polybe.

animaux de Ptolémée, de l'espèce *L. afr. cyclotis*, étaient plus petits et plus faibles⁹². Tour-nons-nous vers l'étiologie antique. Polybe veut rendre raison des faits et pense en fonction de ses catégories de pensée. N'ayant pas été témoin des combats et voulant donner, plus d'un demi-siècle après l'événement, son explication personnelle – ἐμοί γε δοκεῖ –, il puise naturellement dans le savoir traditionnel et revient à la *communis opinio* : les éléphants indiens l'ont emporté parce qu'ils sont plus forts et plus grands. Polybe s'exprime comme Onésicrite ou Mégasthène, particulièrement quand il qualifie les éléphants lagides de *libyens* (plutôt que d'*éthiopiens* ou de *troglodytiques*)⁹³. Ceci signifie que, à plus ou moins long terme, la propagande lagide ne pouvait résister à une épreuve défavorable des faits et à l'inertie des idées communes. Les Ptolémées avaient chargé leurs éléphants africains de porter de l'image royale, mais les Grecs n'avaient pas oublié l'Inde⁹⁴.

Malheureusement, faute de documents, on ignore la chronologie, l'extension et les modalités de ce processus. Quelques bribes documentaires *peuvent* néanmoins laisser penser que Ptolémée IV agit *peut-être* dès 217 pour atténuer ce coup porté au prestige royal ; autrement dit que la bataille de Raphia fut *peut-être* un premier ébranlement.

- Le décret des prêtres égyptiens réunis en synode à Memphis (nov. 217 av. J.-C.) affirme, dans un style emphatique qui rappelle l'inscription d'Adoulis, que le roi ravit à Antiochos un grand nombre d'hommes et « tous ses éléphants⁹⁵ ». Le fait est contredit par Polybe, auquel l'épreuve de la critique historique est plus favorable : son texte est précis, alors que le décret de Memphis, proche des intérêts royaux, ne peut être reçu tel quel. La contradiction des deux documents est suspecte et peut faire penser à une déformation intentionnelle des faits dans le décret, afin de préserver les éléphants lagides.
- Plutarque nous a transmis une étrange anecdote : Ptolémée IV, après sa victoire, voulut manifester de façon exceptionnelle sa reconnaissance aux dieux : il fit sacrifier à Hélios quatre éléphants. Or le dieu manifesta sa réprobation. Ptolémée IV, pour expier sa faute, fit alors fondre quatre éléphants de bronze⁹⁶. Comment interpréter ce fait ? Le roi voulait-il rendre hommage envers et contre tout au rôle de ses éléphants dans la bataille et ne pas affaiblir le prestige royal ? Voulait-il signifier la défaite des éléphants indiens et imiter partiellement Alexandre (car, d'après une source tardive, Alexandre avait consacré à Hélios, sans le tuer toutefois, un éléphant qui avait vaillamment combattu à la bataille de l'Hydaspe)⁹⁷ ? Ce sacrifice était-il une sorte de contre-feu de propagande ? Admettons à tout le moins que ces bizarreries autour des éléphants de Raphia sont suspectes.

⁹² H.H. SCULLARD, *op. cit.* (n. 1), p. 143 ; J. DESANGES, *op. cit.* (n. 59 [1970]), p. 41.

⁹³ W.W. TARN, « Polybius and a Literary Commonplace », *CQ* 20 (1926), p. 98, a raison de dire que Polybe reprend un lieu commun, mais tort de l'accuser de suivre par négligence les pires sources (Ctésias et Onésicrite).

⁹⁴ La supériorité de l'éléphant indien est constamment affirmée par la suite (p. ex : DIODORE II 53, 3-4 ; TITE-LIVE XXXVII 19, 13 ; PLIN L'ANCIEN VIII 27 ; SOLIN XXV 8 ; PHILOSTRATE, V.A. II 12).

⁹⁵ H. Sottas, étonné de la contradiction avec le texte de Polybe, a préféré traduire ainsi (H. GAUTHIER & H. SOTTAS, *Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV* [Le Caire, 1925], p. 34) : « Le roi fit quantité de prisonniers et prit tous les bagages ». Puis, à la suite d'une controverse avec W. Spiegelberg (H. SOTTAS, « Notes complémentaires sur le décret en l'honneur de Ptolémée IV », *Revue de l'Égypte ancienne*, 1 (1925), pp. 232-233, il a reconnu la pertinence du terme « éléphants ».

⁹⁶ PLUTARQUE, *Soll. an.*, 17, 972c. Cf. aussi ÉLIEN, N.A. VII 44.

⁹⁷ PHILOSTRATE, V.A. II 12.

La documentation postérieure montre que la gloire des éléphants lagides diminua grandement au II^e s.: on cesse de les chasser après le règne de Ptolémée V⁹⁸ et ils ne jouent plus, dans la valorisation de l'image royale, le rôle qu'ils avaient tenu sous les premiers Lagides, dont l'audace et l'habileté politique ne laissent pas, encore aujourd'hui, d'étonner. Non moins étonnant est le paradoxal bilan qu'il est aisé de dresser quand on juge le passé : s'il avait été possible de le faire, combien aurait-il mieux valu que ces bêtes de guerre, dont leur potentiel idéologique dépassait certainement l'efficacité martiale, n'allassent jamais au combat !

⁹⁸ Sur la fin des chasses africaines, cf. entre autres P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria* (Oxford, 1972), I, p. 179 ; II, p. 306-307, n. 368 ; L. CASSON, *op. cit.* (n. 52), pp. 255-256 ; J. DESANGES, *op. cit.* (n. 59 [1978]), pp. 274-279 ; 292-299.